

Libretto

ANTOINETTE PESKÉ

LA BOÎTE
EN OS

roman

libretto

© Phébus / Libella, Paris 1984.

ISBN : 978-2-36914-584-4

Née en 1904, Antoinette Peské, fille d'un peintre, composait déjà d'étonnants poèmes à l'âge de huit ans. Cette vocation précoce se cristallisera dans deux romans, *La Boîte en os* et *Ici le chemin se perd* (écrit en collaboration avec son mari Pierre Marty sous le nom de plume Peské-Marty), qui fédéreront autour d'eux les plus grandes admirations (Jean Cocteau, Pierre Mac Orlan, Félix Fénéon). Antoinette Peské est morte en 1985.

À la mémoire du Dr René Deron

CHAPITRE PREMIER

De passage à Londres cette année de 1893, prodigue pour moi en événements singuliers, j'attendais une personne de ma connaissance dans un club du West-End.

Mon journal ayant cessé de m'intéresser, je m'amusais à reconnaître la nationalité des occupants de la salle où je me trouvais, à leur façon d'être assis.

Il y avait naturellement surtout des Anglais, jouissant de leur fauteuil par toutes leurs parties y adhérant (existe-t-il au monde un peuple qui sache mieux s'asseoir confortablement?), un Français, comme sur une pelote d'aiguilles, des Américains trop sans-gêne, deux Allemands, gênés par leur corpulence.

À côté de moi était un homme que je n'avais pas regardé, mon regard et ma pensée s'étant heurtés à ses souliers.

Tout de suite, je m'étais dit : « Des chaussures aussi fantaisistes auraient fait la joie de Mac Corjeag, il prenait un tel plaisir à l'excentricité de ses pieds. »

Le souvenir de ce pauvre garçon, interné depuis une dizaine d'années, devait me peser sur la nuque : je restais stupidement courbé au-dessus des extrémités pédieuses de mon voisin...

John Mac Corjeag, ce sombre Écossais, je l'avais rencontré à Édimbourg, dans un collège où j'enseignais le français tout en préparant un examen de droit. J'avais été tout de suite séduit par la forte personnalité de cet élève de trois ans plus jeune que son professeur, l'originalité de ses idées, son réel talent de peintre, et, je dois l'avouer, par son visage extraordinaire de forme autant que d'expression.

J'allais souvent avec John à Goldloch, son village natal, perdu quelque part au pied du Ben-Y-Gloe, dans les Grampians, mais que lui et moi savions

bien trouver au moment des vacances ; lui parce qu'un Highlander rêve de ses montagnes comme un Savoyard de ses Alpes, moi parce que je m'étais mis à aimer ce pays au point de regretter qu'il ne fût pas mien.

À vrai dire, j'ai éprouvé dans l'Écosse des Highlands ce que je n'ai éprouvé nulle part au cours de mes nombreux voyages à travers l'Europe. Ces monts, dont les sommets presque toujours perdus dans la brume font croire qu'ils touchent le ciel, ces lacs de plomb fondu, dont les eaux sont si profondes qu'elles semblent être les ouvertures de l'enfer, font subir tour à tour aux passions humaines des envolées et des descentes incroyables. L'Écosse du Nord est je crois, par excellence, le lieu du rêve, de la contemplation intérieure et de l'amour. Est-ce pour cette raison qu'elle est aussi le lieu du diable ? Vous souriez, mais je vous assure qu'en me penchant sur l'étang noir de Goldloch, j'ai vu, à plusieurs reprises, apparaître derrière moi l'envoyé des ténèbres. C'était peut-être l'effet du brouillard à travers lequel le soleil, lorsqu'il se montrait, avait un rire

de fou, d'un arbre qui se dressait noir et menaçant sur une crête alors que ses frères étaient tous invisibles, du silence que traversait un oiseau au cri sinistre... Mais j'ai vu le diable là-bas, et il m'a séduit.

John et moi étions très libres entre son père, le Révérend Jérémie Mac Corjeag, clergyman rigoriste à outrance pour soi, qui ne voyait rien autour de lui, et sa mère, la pastoresse, dévorée de chasteté, qui se tenait à distance des mâles.

Il nous arrivait de marcher des journées entières par monts et par vaux, méditant ou bien discutant, controversant avec toute l'ardeur qu'on met à vingt ans dans les débats sur l'Art, la Philosophie, l'Amour.

Les parents de mon ami semblaient non seulement ignorer nos absences, mais notre présence aussi. À vrai dire, ils formaient un couple des plus étranges.

Le mari comme un gros arbre rongé par le dedans, avec une ramure rouge sang-de-bœuf, entourant un visage inexistant. L'épouse, à côté, comme un corbeau. Elle devait, disait-on, ses

bandeaux noirs et sa taille menue à une lointaine ascendance espagnole, mais certainement pas cet air sombre et dur dont elle ne se départait pas.

Ni lui ni elle ne parlaient volontiers. Quand on essayait d'engager une conversation avec l'un d'eux, l'un vous montrait un passage de l'Évangile à retenir, l'autre vous répondait par des mots agressifs, faits pour décourager, et ne vous regardait jamais.

En observant le fils entre ses procréateurs, on pouvait croire que John était un enfant abandonné recueilli par le pasteur et sa femme, tant cela paraissait invraisemblable qu'il fût un produit de leur conception. Mais le doute ne subsistait plus pour qui avait vu le grand-père paternel avec le petit-fils. Cet esprit profond, où tour à tour plongeait une tristesse désespérée et la plus gaie des gaietés, cette imagination surprenante et jusques à cette tête caricaturale, John les avait hérités de l'aïeul Alen Mac Corjeag.

Il avait grande allure ce vieillard avec sa barbe blanche aussi longue que son kilt, d'où sortaient des genoux nus et maigres, résistants comme

l'acier et velus comme des pattes de chèvre des montagnes.

Veuf de bonne heure, il était parti pour les Indes et la Perse. Là-bas, il se donna à son métier d'archéologue et d'historien et fit d'importantes découvertes qui lui valurent les félicitations personnelles de son roi. Mais la vieillesse venue, il regagna ses hautes terres et reprit le costume de ses ancêtres. Il vivait maintenant seul avec son valet-cuisinier, aussi vieux que lui, dans un château construit dans le style jacobéen des environs de 1625, qui exprimait avec éclat l'esprit de la Renaissance. Ce château avait été légué à un de ses ancêtres par Jacques I^{er}.

Les passe-temps favoris de Sir Alen Mac Corjeag étaient la poésie (il composait des poèmes en les chantant) et la chasse aux daims (à condition de n'en tuer aucun, mais de passer des heures et des heures à grimper de roc en roc). La femme d'Alen, Kathleen, créature fragile, était morte en donnant le jour à un fils, Jérémie, auquel elle avait transmis un corps et une âme précaires.

Alen n'était pas précisément fier de sa progé-

niture, aussi s'était-il réjoui de trouver en son petit-fils un descendant digne des Mac Corjeag : robuste, intelligent, artiste. Quand John désira s'adonner aux Beaux-Arts, à la consternation de ses parents, il eut en son grand-père un défenseur énergique et obtint la permission désirée. À mon regret, il ne me fut pas donné de voir l'épanouissement de son talent : ayant épousé une Française, je ne quittais plus la France.

John vint deux ou trois fois à Paris, dans ma famille, puis nous correspondîmes. Mais les lettres du rêveur des Highlands étaient rares. Avec les années, elles cessèrent. Mac Corjeag m'informa cependant de son mariage d'une façon laconique qui blessa quelque peu mon amitié, et le hasard, deux ans plus tard, me fit part de son internement.

Cette nouvelle me bouleversa, comme vous pouvez l'imaginer, et je partis pour Londres immédiatement, dans le but de visiter mon ami, d'avoir de sa bouche des explications rassurantes. Je ne voulais pas croire qu'il fût véritablement devenu fou. Pendant le temps que dura le voyage, je repassais

en mémoire certaines de nos conversations, les mots bizarres qu'il avait pu dire, les gestes qu'il avait pu faire – qui n'étaient peut-être pas ceux de tout le monde –, et tout de suite deux images de lui que je fus étonné de voir enregistrées par mon cerveau se présentèrent presque simultanément à mes yeux.

Je revis Mac Corjeag peignant un lac aux abords d'une forêt. Le soleil couchant, ce jour-là, laissait traîner sur l'eau d'autant plus sombre qu'elle languissait au pied d'une montagne un rayon d'une couleur indéfinissable qui, dans ce pays de brumes, semblait tenir de la magie. Ce rayon sur ce lac ne pouvait manquer de séduire mon John. Cependant, il n'arrivait pas à le saisir. Tantôt c'était sa fluidité qui lui échappait, tantôt ses nuances qui changeaient d'ailleurs d'une minute à l'autre et semblaient se jouer de lui. Il était tard et le rayon n'était plus, que Mac Corjeag s'acharnait encore à le poursuivre. Je ne cessais de l'exhorter à rentrer chez lui, en lui rappelant combien nous nous étions éloignés de la vicairie ; mais lui, rempli de fureur, me criait :

– Non, je reste, je le veux ! j’irai plutôt le chercher là...

Et il me désignait l’eau maintenant toute noire. J’avais déjà assisté à ses désespoirs d’artiste, pareils à des désespoirs d’amant déçu ou d’enfant gâté, mais je ne sais pourquoi je fus, ce jour-là, plus impressionné que de coutume par son obstination insensée, son regard absent comme si ses yeux s’étaient vidés et son attitude égarée. Je ne pus m’empêcher de lui dire que s’il ne se décidait pas à prendre un peu d’empire sur lui-même, il risquait de perdre la raison. Il se mit alors à rire, de son rire puissant qui ébranlait les collines et, ramassant ses pinceaux épars, il se décida à me suivre. Il était nuit.

Je revis également Mac Corjeag étendu dans la lande et se reposant près de moi. Dépliant un vieux journal, je lui annonçai incidemment qu’une femme que l’on avait toutes les raisons de croire folle avait à moitié dévoré le visage de sa sœur malade et impotente, à laquelle elle était tendrement unie. J’ajoutai :

– Crois-tu une chose pareille ! Le fait ne s’est jamais vu.

John ne répondit rien et je continuai ma lecture pour moi seul, quand, au bout d'un moment, il m'interrompit pour me dire :

– Je ne partage pas ton indignation, ce fait est tout simplement naturel. Y a-t-il moyen plus sûr de posséder ce qu'on aime que se l'assimiler : l'approprier à sa substance ? Je suis seulement étonné qu'il ne se produise pas plus souvent.

Je crus d'abord à quelque boutade paradoxale, mais, l'ayant regardé, je remarquai la fixité de sa pupille entourée d'une sorte d'eau trouble, comme laiteuse. Je n'avais vu une telle expression et des yeux semblables qu'à un chien enragé. Je repris néanmoins mon journal mais, loin de penser à ce que je lisais, je me demandais avec angoisse pourquoi mon ami avait ce regard, cette voix, et si quelque chose dans sa tête n'était pas dérangé. Mais cette fois encore il me rassura quand je le vis quelques minutes plus tard, assis devant sa toile, l'œil redevenu clair, le geste calme, reprendre un motif inachevé. Je me trouvai même stupide d'avoir fait des suppositions exagérées.

Je regardais mélancoliquement repasser ces

images, sans vouloir faire de déductions, quand j'arrivai à Londres.

M'étant fait conduire à la maison de santé, je fus immédiatement introduit dans la chambre obscure où Mac Corjeag était enfermé « à cause de ses yeux », m'expliqua-t-on.

Il se tenait debout, adossé au mur quand j'entrai. C'est un des moments de la vie qu'on n'oublie pas. Sans réfléchir à ce que je faisais, je m'élançai vers lui pour l'étreindre. Mais, soudain, sans qu'il eût fait un geste ou dit un mot, je reculai comme violemment repoussé. Je le vis alors tel qu'il était avec ses yeux ouverts qui ne regardaient pas, bien que des flammes les traversassent, semblables à des feux follets, ses oreilles ouvertes qui n'entendaient pas... sa bouche ouverte qui ne produisait aucun son... sa main ouverte qui ne prenait pas !

Je quittai Mac Corjeag comme on quitte un mort.

Fou... il était devenu fou et aveugle ! Il ne voyait plus au-dedans de lui ni au-dehors... Il était bien comme un cadavre, mais c'était un cadavre dont le cœur battait !

Le bruit courait à Londres que l'on se trouvait en face d'un drame de la jalousie et que la coupable, Mrs Mac Corjeag, prise de remords, avait secrètement quitté l'Angleterre. Mais je ne sais pourquoi cette hypothèse, bonne à satisfaire le public affamé d'histoires troubles, sanglantes et mortelles, ne me satisfit qu'à moitié. Pendant des années je me répétais la même question : « Pourquoi cela lui est-il arrivé ? »

J'en étais là de mes pensées quand le soulier de mon voisin bougea. J'eus presque peur et j'élevai rapidement mon regard vers le visage de l'étranger assis près de moi...

Il avait des yeux lugubrement intelligents, fixés comme deux boules de jais dans leurs orbites profondes, un immense front bosselé comme un vieux chapeau melon, des cheveux de nègre malade et quarante ans environ sur des épaules qui les supportaient sans effort apparent.

Je ne pus regarder cet homme davantage : ses yeux noirs brillaient et j'étais attiré par la flamme

qui tremblait dans leur enfer. Où avais-je vu des yeux semblables et que me voulaient-ils ? Où voulaient-ils m'entraîner... vers quel brasier, vers quel gouffre?...

Je ne sais comment cela se produisit : du même bond, mon voisin et moi fûmes debout, l'un devant l'autre. Et soudain, défaillant de joie et d'épouvante, je criai :

– John !

– Lui-même... répondit tout bas Mac Corjeag en me soutenant.

J'eus alors honte de ma faiblesse et je retrouvai mes esprits :

– Figure-toi que j'étais en train de penser à toi, John. Tu ne m'as donc pas reconnu, que tu ne m'as pas frappé sur l'épaule ?

– Je t'ai reconnu dès ton entrée ici, Norbert, seulement tu comprends... – il paraissait très embarrassé : je voulais que tu me retrouves de toi-même... que tu n'aies pas peur de moi... d'un...

Cette dernière phrase me fut aussi pénible à entendre qu'elle lui fut sans doute pénible à prononcer. Je m'empressai de l'arrêter.

– Ne t’amuse pas à faire l’idiot, John, tu es aussi sain que moi.

– Ah! tu sais... dit-il, la voix devenue rauque, tu as appris mon aventure, ma grande aventure, d’où je suis revenu... mort pour le monde!

– J’ai appris que tu as été très souffrant.

– Je te remercie de ta délicatesse, mais je n’ai pas été souffrant. Les fous ne sont pas comme les neurasthéniques : ils ne sentent absolument rien, ils ignorent même leur existence corporelle. J’ai été fou.

(Je savais qu’il n’en était pas ainsi pour tous les fous, que beaucoup d’entre eux sentaient et souffraient, mais je me gardai de le lui dire.)

– Qu’importe, puisque tu es guéri.

– *Je suis guéri*, répéta lentement John, son menton carré tendu, comme s’il s’appuyait sur chacun des mots, chacune des syllabes que sa bouche émettait.

À la manière dont il me fit cette affirmation, je me doutai que ces trois mots, il avait dû mettre longtemps à les comprendre et souvent les répéter. Il vit mon air pensif et supputa mes craintes.

– À quoi penses-tu, Norbert? Tu te demandes peut-être comment la démence m’a surpris... Veux-tu le savoir?... Le veux-tu vraiment?

(Je fis de la tête un signe affirmatif.)

– Alors allons dîner et tu écouteras ensuite le récit que je ferai au dernier Jugement, si Dieu en exige un de moi afin d’éprouver ma sincérité. Mais pour toi qui n’es ni omniprésent ni omniscient, j’ajouterai ce que nous appellerons, si tu veux, un avant-propos concernant mon enfance et la partie de ma jeunesse qui t’est inconnue.

Un peu plus tard, m’entraînant hors du club, dans des rues à peu près désertes, il commença :

CHAPITRE II

Autant que je peux m'en rapporter à ma mémoire, je n'ai jamais rien trouvé naturel.

Tant que j'étais un enfant, à proprement parler, il n'y avait pas lieu de s'en étonner, et mes parents, s'ils n'eurent pas à leur disposition le livre des *Dix mille réponses des parents aux enfants*, récemment édité à Londres, satisfirent de leur mieux à mes questions saugrenues. Cependant, malgré leurs explications et celles qui me furent données plus tard, au cours de mes années d'études et d'expériences, ma curiosité est toujours restée aussi peu satisfaite et cela non plus n'est pas étonnant. Bien des hommes sont dans mon cas, seulement, les uns ne questionnent plus par nonchalance, les autres

par peur de savoir, quelques-uns parce qu'ils veulent avoir compris, d'autres enfin parce que, pour vivre, point ne leur est besoin de comprendre, tandis que j'agis comme un enfant.

Il m'est difficile, à l'heure actuelle encore, d'admettre par exemple que les êtres puissent s'endormir et... se réveiller, qu'un rat ou un simple ver tué par moi d'un coup de pied ne puisse être recréé par moi « fait à l'image et à la ressemblance de Dieu », que chaque plante ait sa couleur et son parfum, chaque homme et chaque animal son regard ! Et je ne parle pas du mystère des liens de l'esprit et de la chair, des mouvements de l'âme et du cœur... Mais les yeux, les yeux surtout, m'ont toujours fortement intrigué et m'intrigueront toujours. Si la voix des êtres aimés peut émouvoir, non pas tant par ce qu'elle exprime que par ce qu'elle laisse après elle, le regard, parole venue directement des profondeurs de notre âme et qui, sans l'aide de mots, traduit pour nous l'inexprimable, peut émouvoir combien plus !

Les yeux... Je ne me lasserai jamais d'attendre derrière ces portes de notre subconscient qui

font croire qu'à travers leurs vitres colorées elles montrent quelque chose, et qui lorsqu'on les force s'ouvrent sur le néant ! D'attendre quoi ? Mais d'attendre tout simplement, car celui qui n'attend plus n'a qu'à mourir.

Ah ! savoir un jour ce que l'on voit dans des yeux et pouvoir définir un regard ! Mais ces puits jumeaux du doute révéleront-ils jamais le secret cent fois millénaire de leurs noirceurs et de leurs clartés ?...

Enfant, j'étais particulièrement troublé par les yeux des autres enfants et je ne sais comment j'ai pu résister à l'envie de crever les prunelles de ceux que j'aimais. Ces petits ronds contenant l'infini m'attiraient et me repoussaient à la fois. C'est que les yeux des enfants sont faits d'eau et de ciel, et l'eau et le ciel donnent le vertige. Seuls les vieillards ont parfois des yeux semblables, mais il y a en eux un je ne sais quoi de rassurant, qui n'existe pas dans les yeux des enfants.

À dix ans, j'avais une petite compagne de deux ans plus âgée que moi : Margaret O'Don, fille d'un médecin originaire de l'île de Man et d'une

Anglaise de Londres. Elle tenait de son père une nature passionnée, despotique et douce en même temps, et les plus étranges yeux verts que tu pourras imaginer. Ces yeux, elle les fixait souvent sur les miens. C'est tout ce que je t'en dirai pour le moment.

Margaret O'Don et moi étions, sans nous en douter et bien que nous fussions très différents l'un de l'autre à certains égards, une paire d'amis. Cette fillette avait ceci de commun avec moi qu'elle sentait tout fortement et que rien ne lui était indifférent. Elle était d'avis, comme moi, que ce qu'on détestait, il fallait non pas l'éloigner de soi par le geste ou la pensée, mais le supprimer radicalement, et ce qu'on aimait, afin d'être sûr de n'en pas être séparé, mieux valait le dévorer plutôt qu'essayer de l'étreindre dans ses bras ou dans sa main. Cependant, elle ne déplorait pas comme moi de ne pouvoir dévorer sa mère, et si je l'ai vue mâcher entièrement, jusqu'à le réduire en bouillie, un jouet qu'elle chérissait et qu'on avait voulu lui reprendre en manière de pénitence, elle n'a, à ma connaissance, jamais été corrigée

pour avoir volontairement mordu quelqu'un en l'embrassant.

Margaret possédait une qualité qui m'a toujours manqué : elle avait le sens de la mesure jusque dans ses passions (car, je le répète, Margaret était passionnée), et une maîtrise de soi rare chez une enfant de son âge. C'étaient là deux dons de sa mère. Ma jeune amie ne faisait jamais que ce qu'elle voulait parfaitement. Son âme était aussi plus saine que la mienne, ce qui l'empêchait de me suivre dans les dédales obscurs de mes pensées et de connaître le goût véritable de ma souffrance. Lorsqu'il m'arrivait de lui conter ce qui me faisait mal ou peur – et que je n'aurais, pour rien au monde, confié à un garçon –, elle m'écoutait d'abord sérieuse, c'est-à-dire la tête entre ses genoux écartés et regardant le fond de sa culotte, puis elle se levait en riant et s'éloignait, haussant ses épaules pointues. Ses façons d'agir n'étaient pas dictées par l'impatience ou la méchanceté, comme on pourrait le supposer, mais plutôt par une répulsion innée pour tout ce qui était trouble ou ténébreux et risquait de faire

perdre le contrôle de soi. C'est parce que malgré ma jeunesse je sentais cela confusément, que je n'en prenais pas ombrage. J'entends encore, après trente ans, l'éclat de son rire, sec comme une cassure de verre, quand je lui déclarai ne plus vouloir passer devant les deux ormes de son jardin, qui devaient certainement souffrir de la façon la plus atroce de ne pouvoir briser leurs racines pour se précipiter l'un dans l'autre et s'embrasser jusqu'à s'étouffer. Margaret était pourtant loin d'être insensible à la vie secrète des arbres, des fleurs et de toutes les choses de la nature. Mais elle regardait, admirait et rêvait sans faire beaucoup de comparaisons, de transpositions encore moins. Elle laissait ce qui appartenait au monde végétal dans le domaine du végétal, ce qui appartenait au monde animal dans le domaine de l'animal et ainsi de suite, tandis que j'éprouvais constamment le besoin de changer l'ordre des choses, de renverser, d'opposer, d'ajouter et de supprimer tour à tour. Nous passions de longues heures à contempler un lac, une plante, un coin de ciel. Tel était le jeu préféré de deux êtres impétueux, débordant de vie

et de brutalité. Nous ne nous disputons jamais, et nos gouvernantes nous laissaient souvent seuls, soit dehors, soit dans la nursery de mes parents, transformée en salle d'études. Elles disaient de nous que si nous nous entendions aussi bien, c'est que nous étions deux petits démons – ce qui nous flattait plutôt, je pense.

La stupeur et l'effroi de ces deux femmes furent donc grands quand, un après-midi, des cris de douleur poussés par Margaret retentirent dans la salle où nous apprenions nos leçons et bien au-delà. Ma petite compagne se roulait sur le plancher en hurlant, les mains sur le visage, et moi, hagard, les dents serrées, j'enjambais le rebord de la fenêtre grande ouverte et je sautais du premier étage dans le jardin, me fracassant l'épaule, mais souffrant moins de ma douleur physique que d'entendre ma mère gémir là-haut dans la nursery :

– Comment cet effroyable accident a-t-il pu arriver, John aimait tant sa petite amie ! Il n'aura pas voulu...

Maintenant je parlerai des yeux de Margaret. Je t'ai dit qu'ils étaient verts. Tout à fait curieux en réalité. À l'état de calme : vert Véronèse, oui, de cette extraordinaire couleur qui était d'ailleurs leur couleur habituelle. Le blanc était vert également, et la pupille si minuscule que sa tache noire ne s'apercevait presque pas. Il n'y avait rien qu'une étendue verte, de ce vert que je n'ai pas rencontré dans d'autres yeux. Mais les yeux de cette fillette pouvaient être encore, selon le degré de son agitation, comme l'opale ou comme l'émeraude. Je les ai vus aussi franchement bleus, deux ou trois fois seulement, alors qu'elle portait une magnifique robe azur, avec laquelle elle faillit accidentellement être brûlée vive, et qu'elle ne voulut plus remettre pour cette raison.

Je t'ai dit également que Margaret fixait souvent ses yeux sur les miens. Exprimer ce que je ressentais à ces moments m'est impossible. J'éprouvais la sensation d'être en déséquilibre et en grand danger ; c'est tout.

Les yeux que l'on appelle humains – encore que

ce mot soit vide de sens – ne se trouvent généralement que chez les bêtes. Toutefois, il est rare que nous soyons totalement dépourvus de ce rien et de ce tout qui fait l'expression. Les yeux de Margaret, pourtant, n'étaient ni humains ni félins, ils étaient d'eau. Ni leur couleur ni leur regard (si l'on peut donner le nom de regard à un éclat ou un rayon) ne leur semblaient propres. Ils devaient les emprunter aux choses qui s'y reflétaient, comme la mer emprunte sa couleur au ciel et son éclat au soleil.

Ces yeux, quand Margaret se taisait, pouvaient être supportables. J'avais alors l'impression de regarder de l'eau dans des cuvettes de marbre. Mais quand mon amie faisait entendre sa voix si douce, que son visage se mouvait, que les petites veines de ses tempes se gonflaient d'un sang que je devinais bien rouge, bien tiède... (ah! s'il avait pu couler sur ma main) et que son haleine sentant le chien nouveau-né et l'aubépine me dilataient les narines, voir immobiles devant moi ces flaques vertes où je cherchais désespérément ce que, malgré tout, j'espérais y découvrir, constituait pour

moi une épreuve qui dépassait de beaucoup mes forces. Plus Margaret me montrait d'affection, plus ses yeux paraissaient vides, et, si paradoxal que cela puisse être, compliqués ! Et à mes oreilles sonnaient faux les mots si simples et sans doute vrais qu'elle me disait.

Or, un après-midi de novembre, ayant sorti mon visage du livre dans lequel je l'avais enfoui pour apprendre ma leçon, mes yeux rencontrèrent, naturellement, diras-tu, les yeux de ma compagne assise en face de moi. Mais à moi cela ne parut pas naturel. M'armant d'un courage que je puisai Dieu sait où, je me glissai près de Margaret et, lui posant la main sur le bras, lui murmurai :

– Laissez-moi vous faire quelque chose.

– Soit, fit-elle, sans se montrer troublée.

Je pris sa tête dans mes mains, la mis sur mes genoux, et moi, qui n'avais jamais pu soutenir son regard plus de trois à quatre minutes, je lui ordonnai de me regarder longuement.

– Longuement, Margaret, et, pour une fois, une toute petite fois, dites-moi vrai avec vos yeux...

– Mais je ne vous mens pas, répondit-elle d'une

voix mal assurée, où entrait peut-être de l'étonnement, peut-être de la crainte.

Et elle rit, vraisemblablement pour se donner une contenance. À ce moment, une lueur très brillante – qui me parut surnaturelle – passa en biais d'un coin de l'œil à l'autre, repassa et disparut. J'étais maintenant au-dessus d'un gouffre d'eau glauque, je sentais que j'allais tomber dedans infailliblement, alors, poussant un cri, je reculai, saisis un encrier qui se trouvait là et en vidai le contenu sur le beau visage de mon amie. Tu connais la suite et ma hâte d'échapper à l'atmosphère d'horreur que j'avais créée. J'eus cependant le temps de voir qu'un des yeux de Margaret était resté vert...

Mon premier sentiment, lorsque je revins à moi, ne fut pas, je l'avoue, un sentiment de regret, mais de peur. J'eus peur de la force invisible qui m'avait fait agir de la sorte. Il me semblait voir dans mes yeux une expression diabolique, et pendant longtemps je n'osai plus me regarder dans un miroir. Je me considérais comme hanté par le Malin, et je me frappais la tête à coups de poing, voulant

en expulser l'hôte indésirable qui, je le savais, à la première occasion, me ferait recommencer...

Mais le regret, pour s'être fait attendre, n'en fut plus que cruel. C'était un regret attaché comme une ventouse à mon cœur – qui me suçait le sang et me rendait plus pâle chaque jour. Lorsque je fus en état d'être conduit chez Margaret pour lui faire des excuses, je m'évanouis avant même de l'avoir vue. On me transporta dans sa chambre, on m'étendit sur son petit lit couvert de satin rose, et on m'y laissa seul. À un certain moment, quelqu'un ouvrit la porte de la chambrette avec d'infinies précautions, s'avança sur la pointe des pieds, mit un baiser furtif sur ma joue mouillée de pleurs et ressortit. Peut-être était-ce Elle... Peut-être n'était-ce pas... C'est si doux, ces choses que l'on garde dans l'incertitude! La nuit venue, ma gouvernante m'apporta quelques sandwiches et une tasse de coco de la part de Mrs O'Don, puis elle me reconduisit au *vicarage*. Je me gardai de la questionner: le secret que j'emportais était si beau que peu m'importait la réalité.

Quant à l'attitude de mes parents, elle fut la sui-

vante : mon père, en cette circonstance comme à chacun de mes péchés, ouvrit la Bible et y trouva immédiatement le verset approprié à mon cas (mais dont le sens m'échappait à travers tant de paraboles). Il me le lut d'une voix sourde qu'il s'efforçait en vain de rendre pathétique ; puis il essuya ses yeux toujours atteints de conjonctivite, que le moindre effort remplissait d'une sorte de colle qui les aveuglait, et s'en alla, satisfait d'avoir arraché l'ivraie et semé le bon grain.

Ma mère, elle, vint s'asseoir à côté de mon lit et me prendre la main, pour me demander tout bas :

– Pourquoi avez-vous fait une chose pareille, Johnie?... En vérité, je ne comprends pas, non, je ne comprends pas !

– Parce que j'avais peur de me noyer.

– De vous noyer ?

– Oui, de me noyer dans ses yeux.

– Que dites-vous ?...

Je dus répéter. Alors ma mère lâcha ma main et s'écria :

– Seigneur !

Elle aussi dardait son œil sur le mien. C'était un gros œil noir, rond et brillant comme une boule vernie, et je pensai que désormais Margaret aurait un œil tout noir et un œil tout vert, et que sans doute on serait obligé de noircir l'autre pour le rendre pareil. Margaret aux yeux noirs... Comme elle serait drôle à regarder ! Peut-être aurais-je peur...

Maman ne disait toujours rien, et son œil était maintenant tout blanc parce qu'elle le tournait au plafond.

– Seigneur !

Qu'allait-elle dire qu'elle préparait depuis si longtemps ? Je m'attendais à tout, sauf à ce qui suit :

– Johnie ! vous allez donc *lui* ressembler et vous détourner de ceux qui vous aiment et les faire souffrir ?...

– Père se détourne-t-il de vous, mère, et vous rend-il malheureuse ?

– Qui vous a dit ?... balbutia-t-elle, visiblement affolée, qui vous a dit ?

La pauvre femme se leva en gémissant, le dos

voûté et les deux mains sur sa poitrine, comme si je l'avais blessée là.

– Mère, ne craignez pas de me montrer la peine que vous cachez dans votre sein, pour que je puisse essayer de l'adoucir...

– Stupidités, stupidités, soufflait-elle haletante, d'une voix qui voulait dire autre chose, mais ne pouvait rien dire d'autre.

Et, gagnant le loquet de la porte, elle le tira et s'enfuit.

Norbert, cet épisode est un des plus douloureux de ma vie. Je venais de perdre Margaret : nul doute qu'elle ne viendrait plus me retrouver, et c'est ce qui arriva. La fatalité s'en mêla d'ailleurs : Peter O'Don tomba de sa carriole un jour que son cheval s'était emballé et il succomba aux suites d'une fracture du crâne. Mrs O'Don, après la mort de son mari, quitta le pays avec Margaret. Je perdais maintenant ma mère : nul doute également qu'elle m'éviterait désormais – et c'est ce qui arriva aussi.

J'étais seul. Seul avec une tristesse si pesante que souvent j'allais, tirant la langue, comme si je traînais réellement un fardeau.

Nul ne s'étonnera donc si ma soif d'amour, d'intimité et de tristesse (n'est-ce pas une façon de s'alléger de sa douleur que de plonger volontairement dans ses profondeurs?) me conduisit à la tombe de Peter O'Don. Lui, auquel je n'avais prêté que bien peu d'attention durant sa vie, m'était devenu cher au point que j'allais le visiter chaque jour depuis qu'il était mort. Je m'approchais de lui rougissant, épiant les bruits, comme s'il s'était agi d'un rendez-vous galant. Je restais longtemps agenouillé sur la dalle grise et je rêvais.

Peter O'Don était le père de Margaret...

Il avait des yeux tout pareils aux siens, des cheveux châtain doré comme les siens, et sans doute que son âme était aussi semblable à la sienne. Cette âme, pendant mon recueillement, m'entourait de quelque chose d'infiniment doux qui m'invitait à l'abandon. Comme elle était près, cette âme ! Il me semblait sentir sa chaleur...